

LA PAGE DES ENFANTS

LE PETIT POUCKET.

Ils étaient cinq enfants qui jouaient dans un parc, trois filles et deux garçons, habillés d'étoffes claires et riches, le teint beau et animé, les yeux tout pareils, d'un bleu passé et changeant; les mains et les pieds un peu longs, où s'attestaient une hérédité de race et la structure anglaise, le père, M. le comte de Maare, ayant épousé miss Maud Hawkins, fille d'un lord millionnaire.

Livrés à eux-mêmes, échappés à la surveillance des gouvernantes pendant une sortie des parents, les enfants s'en donnaient à cœur-joie de courir et de s'attraper, bondissant, malgré la défense, au milieu des pelouses et écrasant les fleurs des plates-bandes. En tête, Lucy secouait les flammes de ses cheveux fauves; Pierre suivait, fougueux et brusque, avec une lèvre inférieure qui saillait, dédaigneuse. Derrière s'égrenaient Jean, le comique de la troupe, un noiraud grimaçant et trapu, et France et Jacqueline, plus petites, qui restaient bien loin distancées.

Comme ils arrivaient à une barrière qui fermait le parc du côté du village, ils aperçurent un garçonnet, blême et chétif, collé à la claire voie. Il les mangeait des yeux, extasié de voir des êtres si bien habillés, si beaux, libres de s'ébattre en un tel jardin, pareil au Paradis. C'étaient surtout les petites filles qu'il contemplait, avec des yeux troublés de honte et un sourire pâlot à la fois triste et étrange.

— Qu'est-ce que tu fais là? demanda Pierre.

Il ne répondit pas tout de suite, intimidé.

Jean lui fit une grimace, puis, sautant aux barreaux et aboyant avec rage, imita le chien de garde. L'enfant, qui s'était un peu reculé, souriait encore, humilié, et des larmes prêtes à perler aux cils.

— Est-ce que tu es un pauvre? interrogea Pierre, un dédain avançant sa lèvre charnue.

L'enfant secoua la tête assez fièrement.

— Eh bien, alors, va-t'en! ricana Jean avec un pied de nez, suivi du geste menaçant de lui tirer les cheveux et de lui envoyer un coup de poing dans la figure et un coup de pied dans le ventre; pantomime qui fit rire tout le monde, et même le petit paysan.

— Comment t'appelles-tu? demanda Lucy.

Il balbutia.

— Comment dis-tu? Parle plus fort? On ne t'entend pas?

Il répéta:

— Je suis Jacquot, on m'appelle aussi "Le petit Poucet"!

Ce fut un étonnement dans la bande: le petit Poucet? Pourquoi? Comment? Et Jacqueline, qui était extrêmement naïve, interrogea:

— Est-ce vous qui avez tiré les bottes de l'Ogre?

Il sourit, de son sourire pâle, une clarté de rêve en ses petits yeux verts, où une intelligence précoce s'éveillait.

— Pourquoi le petit Poucet? dit Lucy.

Il repartit:

— Parce que je suis le plus petit de mes neuf frères.

— Vous êtes neuf! s'écria France avec étonnement.

— Oh! nous ne sommes plus que quatre; les autres sont morts, dit-il, de la maladie.

Il ajouta:

— On les a enterrés tout au bout du cimetière, là où il y a tant de fleurs jaunes.

Un silence tomba. Les enfants riches le considéraient, et il leur sembla extrêmement petit, en effet.

— Viens jouer avec nous, petit Poucet! fit tout à coup Jacqueline.

— Oui, viens! dit France.

— Viens donc! répéta Pierre.

— Viens! je t'en prie! ricana Jean, en mettant la main sur son cœur; je te donnerai un bonhomme en pain d'épice à cheval sur un cochon.

— Et moi, un ballon, dit Jacqueline.

Lucy objecta:

— Papa a défendu...

Mais Pierre, dédaigneux, cria:

— Viens tout de suite, petit Poucet! Tu ne peux pas entrer; eh bien, passe pardessus la barrière, hisse! hisse! poussez, hop! allons, hop!

Tirailé, attiré par une quantité de mains blanches, le petit Poucet, non sans se déchirer aux